

Les biographies animales: histoires naturelles, histoires personnelles

Nicolas Picard
Sorbonne Nouvelle-Paris III, France
npicard6@gmail.com



Résumé

Cet article aborde la question des biographies animales dans la littérature de langue française. Alors qu'elle intéresse depuis peu l'éthologie, la philosophie, l'histoire, elle a toujours passionné les écrivains, en particulier les auteurs d'inspiration naturaliste soucieux de décrire les vies des bêtes observées, et les écrivains « animaliers » fascinés par des bêtes dont ils partagent les vies ou dont ils fréquentent quotidiennement les mondes. A partir des oeuvres de Maurice Maeterlinck (1862-1949), Jacques Delamain (1874-1953), Louis Pergaud (1882-1915) et Maurice Genevoix (1890-1980), j'examine dans quelle mesure ce corpus littéraire individualise et personnalise les existences animales, c'est-à-dire représente leurs vécus. On comprend en dernière analyse combien la question des biographies personnelles des bêtes est lourde d'enjeux.

Mots clés : zoopoétique, animal studies, biographies animales, histoires naturelles, personnalisation et vécu de l'animal.

Abstract

This paper addresses the issue of animal biographies in French-language literature. While ethology, philosophy and history have only been recently interested in it, this issue has always fascinated writers, especially authors of naturalistic inspiration desirous of describing the lives of the animals they were observing, and « animalistic » writers fascinated by the animals whose lives they share or whose worlds they dwell in. I examine the works of Maurice Maeterlinck (1862-1949), Jacques Delamain (1874-1953), Louis Pergaud (1882-1915) and Maurice Genevoix (1890-1980), to highlight to what extent this literary corpus individualizes and personalizes animal existences, that is to say, represents their lived experiences. In the end, we come to understand how important the issue of personal biographies of animals is.

Keywords : zoopoetics, animal studies, animal biographies, natural histories, personalization and lived experienced of animals.

Resumen

En este artículo se aborda el tema de las biografías animales en la literatura en lengua francesa. Mientras que la etología, la filosofía y la historia las estudian desde hace poco, siempre fascinaron a los escritores, especialmente a los escritores naturalistas deseosos de describir la vida de los animales observados, y a los escritores "animalistas" apasionados por los animales con los que coexisten o interaccionan en sus propios mundos. Examino las obras de Maurice Maeterlinck (1862-1949), Jacques Delamain (1874-1953), Louis Pergaud (1882-1915) y Maurice Genevoix

(1890-1980), para mostrar cómo este corpus literario individualiza y personaliza las existencias animales, es decir, representa sus vivencias. Se destaca y se valora a fin de cuentas la importancia del tema de las biografías personales de los animales.

Palabras clave: zoopoética, estudios de los animales, biografías animales, historias naturales, personalización y vivencias de los animales.

Abordant la question des biographies animales, Florence Burgat écrit que « [l]a littérature fait figure de contre-pied au silence imposé aux bêtes par la philosophie » (*Une autre* 360) ; elle estime que « [c]'est à la littérature qu'il faudrait laisser une très longue parole » (360) et nous invite à partir « en quête de ces récits que l'on aimerait citer » (360). Je m'y suis employé, et il est vrai que de nombreux textes littéraires élaborent des biographies d'animaux. Mais qu'entend-on par « biographie ? » La racine *graphein* signifie en grec « faire des entailles, » « graver des caractères, » « écrire, » « décrire, » mais aussi « dessiner, » « peindre. » Etymologiquement, cette notion ne contient donc pas forcément la dimension narrative, c'est-à-dire temporelle que nous lui attribuons spontanément lorsque l'on parle, par exemple, de la biographie d'une personne célèbre. Ceci explique l'emploi fréquent du terme, dans les ouvrages naturalistes, pour désigner simplement l'étude des animaux. On rejoint là le sens primitif d'« histoire » (« ἱστορία ») chez Hérodote, « enquête » ou « recherche, exploration, » un sens qui définira jusqu'à nos jours l'histoire naturelle comme science d'observation. Si l'on consulte, par exemple, *l'Histoire des animaux* d'Aristote, on constate d'emblée qu'elle n'est pas un récit historique des événements marquants de leurs vies sinon un classement zoologique basé sur leurs caractéristiques structurelles. L'histoire naturelle est largement descriptive, mais ne négligeons pas sa dimension narrative car nombre de textes, ceux de Plin l'Ancien, ceux de Buffon pour ne citer que les plus célèbres, sont imprégnés de récits et d'anecdotes sur les bêtes qui racontent des faits étonnants. Il y aurait donc, malgré tout, une narrativité des vies animales mais peut-on faire des biographies animales comme l'on fait ces biographies de personnages célèbres, en prenant en compte le vécu de l'animal ? Peut-on raconter l'histoire individuelle ou personnelle d'une bête ?

Les textes littéraires abordent diversement cette question des « biographies » animales. Ce que je souhaite ici, c'est la mettre en perspective en montrant comment la traitent les ouvrages d'inspiration naturaliste, ceux de Maurice Maeterlinck et de Jacques Delamain, et les récits de fiction, ceux de Louis Pergaud et de Maurice Genevoix. Ce sera l'occasion de mesurer la place accordée en littérature aux biographies personnelles des animaux et de faire ressortir les enjeux qui sont attachés à cette question.

Bio-graphies d'espèces

Non plus que *La Vie des abeilles* (1901), *La Vie des termites* (1926) « n'est une biographie romancée, comme il est de mode d'en faire en ce moment » (*Termites* 11), précise Maeterlinck dans l'introduction de cet ouvrage. L'écrivain est « resté fidèle au principe qui [l]'a guidé dans l'œuvre précédente, qui est de ne jamais céder à la tentation d'ajouter un merveilleux imaginé ou complaisant au merveilleux réel » (11). S'il rejette la dimension romanesque des biographies à la mode, il ne souhaite pas non plus reproduire le discours des entomologistes professionnels, « écrivains purement objectifs et très froids qui n'ont que le culte de l'observation scientifique » (12). Il propose de relier et grouper les faits récoltés dans leurs ouvrages le plus harmonieusement possible (12), faisant ainsi de son texte un récit hybride à mi-chemin entre la science et la littérature. La facture littéraire du texte, narrative, esthétique, nous donne l'impression de participer à une aventure merveilleuse. Au fil des pages nous dévoilons les « mystères » (20) de la termitière et découvrons le « caractère extraordinaire » (12) de ses habitants. Il n'y a certes pas, à proprement parler, d'intrigue romanesque, mais cette mise sous tension par la curiosité confère au texte une dimension narrative globale qui ne disparaît jamais totalement,¹ malgré de longs passages descriptifs ou philosophiques. Précisons en outre que l'auteur ne peut s'empêcher de romancer régulièrement son discours, en faisant par exemple référence au « roi » (29, 42) et à la « reine » (29, 42) de la termitière, à ses « princes » (74) et « princesses » (74), en précisant que la loi de la Cité y est « plus dure que celle de Sparte » (58), ou encore que les guerriers sont les « mercenaires fidèles et toujours héroïques, d'une Carthage impitoyable » (50). Il faut dire que la vie des termites est pleine de péripéties, d'événements surprenants, de suspense :

A un signal, donné comme tous les autres par la puissance qu'on ne voit pas, les soldats se retirent, démasquent les issues et livrent passage aux frémissantes fiançailles. Aussitôt, au dire de tous les voyageurs qui l'ont contemplé, se déroule un spectacle à côté duquel l'essaimage des abeilles paraît insignifiant. De l'énorme édifice, tantôt meule, tantôt pyramide ou château fort [...] s'élève, comme d'une chaudière surchauffée sur le point d'exploser, et jaillissant de toutes les fissures, un nuage de vapeur formé de millions d'ails qui montent vers l'azur à la recherche incertaine et presque toujours bafouée de l'amour. (59)

Maeterlinck évoque ici l'essaimage d'une colonie de termites équatoriales, il rapporte ailleurs les observations d'entomologistes qui concernent d'autres colonies et d'autres espèces de termites, émaillant ainsi son texte d'anecdotes, de micro-récits plus ou moins dilués dans son propre discours. La bio-graphie qu'il nous propose met donc en lumière les vies de plusieurs espèces de fourmis blanches : nous comprenons que les comportements, les organisations sociales, les morphologies varient en fonction des environnements dans lesquels les insectes

¹ Je m'inspire de la conception de l'intrigue selon Raphaël Baroni (*La Tension narrative*, 2007).

évoluent. Nous ne trouvons pas, toutefois, d'individualisation des existences animales, si l'on conçoit l'individu, à l'instar de Dominique Lestel, comme « une créature qui a une personnalité qui la distingue des autres, en particulier par ses particularités cognitives et comportementales ou par les spécificités de son caractère, qui permettent de la caractériser sans ambiguïté une fois nommée et qui montrent des préférences » (35).

Certes l'auteur théorise la notion d'« individu, » mais pour définir la termitière guidée par une « puissance occulte » (73–79):

il n'y a peut-être pas d'autre solution que de considérer la termitière comme un individu. « L'individu, dit très justement le docteur Jaworski, n'est constitué ni par l'ensemble des parties, ni par l'origine commune, ni par la continuité de substance, mais uniquement par la réalisation d'une fonction d'ensemble, en d'autres termes, par l'unité de but. » (79)

La Vie des termites s'inscrit dans la tradition de l'histoire naturelle en élaborant une bio-graphie d'espèces, qui, malgré des focalisations sur des colonies particulières, reste générale et modélisante. Maeterlinck narre, décrit, pense le spectacle de la nature. D'une part, il observe, rapporte des faits, mène son « enquête, » sans évoquer les vécus des insectes. D'autre part, il inscrit la vie des termites dans une chronologie, celle de l'histoire de l'évolution de l'espèce.² Le mot « histoire » qu'il emploie à plusieurs reprises, par exemple lorsqu'il annonce en introduction son « histoire d'une peuplade inconnue » (13), contient, il me semble, ce double sens d'observation (au présent) du spectacle de la nature et d'histoire de la nature.³ Ajoutons que le récit des épisodes marquants de la vie des termites implique, quant à lui, la temporalité cyclique ou spirale des rythmes biologiques et saisonniers.

Parce qu'il se consacre à l'observation et à l'étude des oiseaux de France, le texte de Jacques Delamain, *Pourquoi les oiseaux chantent* (1928) se présente aussi comme un ouvrage d'histoire naturelle. Mais, contrairement à *La Vie des termites* qui rapporte, synthétise et organise un savoir de spécialistes et de témoins, ce texte est le fruit d'un naturalisme de terrain : muni d'une paire de jumelles, Delamain part à la rencontre des oiseaux dans leurs environnements, il les révèle « tels que nous les voyons mener leur existence et déployer leurs activités principales dans le cadre de leur milieu naturel » (*Les Oiseaux* 9). Delamain se réclame des *fieldnaturalists* anglais, dont Edmund Selous, W. H. Hudson ou Eliot Howard (*Pourquoi* 3–12) qui privilégient « l'observation de l'oiseau comme individu plutôt que comme espèce » (9). En effet, alors même qu'il traite d'espèces

² Par exemple, s'interrogeant sur le rôle des parasites, il écrit : « [i]l est vraisemblable qu'il y a des millions d'années, les ancêtres des termites qu'on découvre dans le secondaire ou le tertiaire trouvaient en abondance des aliments qu'ils pouvaient digérer sans le secours d'un parasite. Une longue disette survint-t-elle qui les força de se nourrir de débris ligneux, et seuls ceux qui, parmi des milliers d'autres infusoires, hébergeaient le protozoaire spécifique, survécurent-ils ? [...] Mais pourquoi ont-ils renoncé à l'humus ? » (*Termites* 36–37).

³ Jean Varloot met en avant ce double plan sur lequel joue le terme d'« histoire naturelle » (Buffon 8).

d'oiseaux, nous avons souvent l'impression de découvrir des vies individuelles. De fait, les oiseaux apparaissent à la fois comme des individus-types, représentants d'espèces, et comme des individus possédant un vécu propre. L'usage de la narration ou description simultanée y est, je crois, pour beaucoup, parce que celle-ci crée un effet de direct, elle permet de saisir les moments d'une histoire :

Un matin de novembre. Les chœurs d'oiseaux ont commencé par un chuchotement doux. En lisière du bois, dans la tourbière où des traînées de brouillards s'attardent encore au-dessus des fossés gorgés d'eau, la troupe des Tarins verts, arrivée depuis quelques jours des forêts du nord, fait jaillir des aunes un crépitement de notes métalliques. Plus loin, dans la vallée abritée, une bande d'Étourneaux emplit la cime du peuplier d'un bavardage à la fois chanté, parlé et sifflé, composé de tous les bruits de la nature, que ces mimes au manteau noir pointillé de blanc ont recueillis dans leur va-et-vient entre la plaine et la forêt. Une douzaine de petits Cinis, verts comme les Tarins, mais plus courts de bec et plus menus, laissent filtrer, entre les aiguilles de pins maritimes, un filet de son, mince, strident, pareil à un bruissement de sauterelles. (15–16)

Au rythme des saisons, nous surprenons des histoires animales en cours de déroulement, elles surgissent pour ainsi dire devant nos yeux. Peu importe qu'elles soient à peine entrevues, on comprend intuitivement qu'elles peuvent se déployer. Par exemple, nous imaginons fugitivement le périple de la troupe de Tarins, leur existence dans les forêts nordiques durant une partie de l'année. Nous nous demandons pourquoi les étourneaux effectuent ces va-et-vient entre la plaine et la forêt. Le chant des Cinis, semblable à un « bruissement de sauterelles, » nous étonne : quels sont ces oiseaux ? Comment vivent-ils ? Les existences animales, révélées à travers des précisions comportementales et formelles, configurent des potentialités narratives plus ou moins actualisées selon la scène représentée. Pour citer une phrase célèbre de Merleau-Ponty, elles sont « une transcendance dans un sillage de subjectivité, une nature qui transparaît à travers une histoire » (Merleau-Ponty 382). Le phénoménologue Wilhelm Schapp voit dans le « surgissement des histoires » (Schapp 137–142) le phénomène le plus originaire qui soit. Il postule que « nous n'obtenons un accès à l'arbre, à la plante et à l'animal que pour autant qu'ils surgissent devant nous en tant qu'empêtrés dans des histoires » (162), que « l'animal et la plante ne peuvent venir à notre rencontre que sous la catégorie de l'histoire » (163–164). L'être serait ontologiquement empêtré dans des histoires, les histoires existeraient avant même d'être entrevues, en-deçà et au-delà de leur perception par un observateur extérieur.⁴ *Pourquoi les oiseaux chantent* manifeste significativement, me semble-t-il, cette narrativité inhérente à l'être animal. Il suffit d'une observation, d'une précision comportementale pour déclencher la mise en histoire :

Dans l'eau même, parmi les sagittaires et les joncs auxquels il s'est amarré, le petit radeau flottant du Grèbe Castagneux contient déjà des œufs ; sur le bord, la Poule

⁴ Voir l'analyse de J. Greisch, « Empêtrément et intrigue : une phénoménologie pure de la narrativité est-elle concevable ? » (Schapp 239–275).

d'eau construit sa plate-forme de plantes aquatiques, cachée par le rideau des rubaniers ou les grandes feuilles du rumex. (118)

La plupart du temps, Delamain ne fait que suggérer ou esquisser l'histoire animale, il consacre cependant le dernier chapitre de son ouvrage à nous raconter en détail « L'histoire d'une famille de Busards Montagu » (159-204) : « Une petite colonie de ces rapaces nichait chaque année régulièrement sur une lande de bruyères toute proche de mon habitation. C'est là que, pendant plusieurs années, j'ai pu suivre presque jour par jour l'existence des Busards et noter minutieusement chacun de leurs actes » (161), écrit-il dans l'introduction du chapitre. Ce récit est une étude ornithologique visant à élucider des questions scientifiques générales sur la parade, l'alimentation, l'incubation et l'éducation des jeunes, mais elle est dans le même temps la biographie extrêmement précise d'une famille de Busards Montagu, qui nous donne accès à l'existence propre de chaque membre de la famille : l'individualisation ouvre ici sur l'histoire personnelle.

Biographies personnelles

Louis Pergaud et Maurice Genevoix élaborent l'histoire personnelle des animaux. Ils leur attribuent un nom propre : Pergaud nous raconte *Le Roman de Miraut, chien de chasse* (1913), Genevoix l'histoire du chat *Rroû* (1931). Alors que le nom commun ou le nom scientifique latin désignent sans les différencier chaque membre d'une espèce ou d'une famille zoologique, les noms propres singularisent les existences animales qui peuvent être définies, au sens fort, comme des « expérience[s] vécue[s] en première personne » (Burgat 23) : « donner un nom, c'est inscrire biographiquement, c'est penser déjà au jour de la mort de tout individu nommé, à la mémoire qui sera conservée de lui, au vide qu'il laissera, à son caractère irremplaçable » (362). En exergue dans les titres des deux ouvrages, les noms « Miraut » et « Rroû » contiennent déjà toute l'histoire du chien et du chat désignés. Il s'agit pour Pergaud et Genevoix de rendre compte de leurs vécus singuliers, de leurs expériences vitales personnelles. La force de leurs romans tient à la manière dont ils configurent les subjectivités animales. Au lieu de rester à l'extérieur des êtres, comme le font Maeterlinck et Delamain dans une optique naturaliste, ils plongent dans leurs intériorités pour traduire leurs émotions, leurs sentiments et leurs pensées :

Et qui aurait pu savoir les sombres pensées qu[e] [Miraut] roula, les problèmes qu'il agita, et dont les manifestations extérieures se traduisaient juste par une inquiétude du regard, un froncement de paupières, des frémissements de mufle, de légers tremblements de pattes et l'obstination avec laquelle il regardait du côté de la porte (Pergaud, *Le Roman...*273) ; Rroû était descendu, très doucement, sur le toit incliné au midi. [...] Et c'est là qu'il s'était tapi, le menton sur les pattes, le corps inerte, enseveli dans une joie sans limites. Au-dessous de l'auvent, les hommes continuaient leurs futiles allées et venues, parfois levant les yeux vers lui pour s'assurer qu'il était toujours là, ou bien l'interpellant avec vulgarité. [...] Leurs paroles, s'il eût pu les comprendre, il les aurait jugées absurdes, plus dépourvues

de sens que les moindres bruits de l'espace : le tapotement contre la tuile d'une feuille rouge d'ampélopsis, le ronflement soudain, puis le silence du frelon bleu qui plongeait au cœur de la rose. (Genevoix *Rroû* 369)

Traduire le contenu psychique des bêtes revient à mettre en jeu des problématiques fondamentales -celles de la pensée, des émotions et du langage animal, et à définir des mondes de significations qui leur sont propres. L'*Umwelt*⁵ forge l'identité de l'animal, configure son histoire personnelle. Cette histoire, Rroû et Miraut la partagent avec les hommes au sein de « communautés hybrides » :⁶ l'histoire de Rroû est aussi celle de la vieille fille Clémence, le roman de Miraut celui du chasseur Lisée. L'histoire animale et l'histoire humaine s'avèrent ontologiquement co-enchevêtrées ; il y aurait, selon Wilhelm Schapp, un « être co-empêtré de l'homme et de l'animal dans une histoire » (Schapp 165), dont la parabole ou l'allégorie serait chez Homère la rencontre d'Ulysse avec son chien Argos après vingt ans de séparation.⁷ Genevoix et Pergaud mettent aussi en lumière, dans leurs dénouements, des scènes de retrouvailles entre les bêtes et leurs amis humains qui montrent à quel point leurs histoires sont liées :

Les mots ont jailli malgré elle. [...] C'est la Clémence d'autrefois qui parle, dont la voix caresse le chat noir, la douce bête un peu sauvage qui jouait avec l'écheveau de laine. [...] Et peu à peu les yeux du chat s'éclairent. Un point d'or s'y allume, y palpite. Le chat soulève la tête, et maintenant regarde Clémence (Genevoix, *Rroû* 448-9); Miraut ne pouvait plus douter. Allongeant comme un fou, de toute sa longueur, et jappotant, et pleurant, et riant, il arriva aux pieds de Lisée et s'y roula, lui lécha les souliers, les genoux, les mains, lui sauta au visage, lui peigna la barbe, lui parlant, ne sachant comment faire, comment se tordre et battre du fouet assez vite pour lui dire toute sa joie, tout son bonheur. (Pergaud *Le Roman* 312)

Si on les compare par exemple à celle de Colette, les œuvres de Pergaud et Genevoix ont ceci d'original qu'elles élaborent aussi des biographies d'animaux « familiers » ou « sauvages » qui ne partagent pas le quotidien des humains, à moins d'y être forcés. Avec *La Dernière Harde* (1938), Genevoix prend pour leitmotiv la vie d'« [une] harde au sein de la forêt vivante » (*La Dernière* 29), son

⁵ Je reprends ici le concept de Jakob von Uexküll qui fait référence au monde vécu de l'animal, au milieu subjectif qu'il habite et configure en percevant et en agissant ; voir J.V. Uexküll, *Mondes animaux et monde humain* suivi de *La Théorie de la signification* (2004 [1965]) ; consulter également la récente traduction de C. Martin-Freville, *Milieu animal et milieu humain* (2010).

⁶ Dominique Lestel définit une communauté hybride homme/animal comme une « association d'hommes et d'animaux, dans une culture donnée, qui constitue un espace de vie pour les uns et pour les autres, dans lequel sont partagés des intérêts, des affects et du sens » (Lestel 19).

⁷ W. Schapp nous remémore la scène : « Ulysse revient à sa cour royale comme un mendiant. Vieux, malade et méprisé, Argos est couché sur le grand tas de fumier devant le portail du palais. Lorsque Ulysse s'approche il redresse d'abord la tête et les oreilles. Ensuite il reconnaît son maître et il remue la queue et abaisse les oreilles, mais il est trop faible pour s'approcher de son maître. Ulysse le voit et il sèche en cachette ses larmes » (165) ; Schapp y voit « une parabole de l'être co-empêtré de l'homme et de l'animal dans une histoire, une allégorie de l'abîme entre l'homme et l'animal et du pont par-dessus cet abîme ou bien, autrement dit encore, elle est également une île dans l'horizon de l'animalité telle qu'elle vient à notre rencontre, une île qui porte et qui éclaire le domaine entier de l'animalité » (166).

« [é]nergie vitale » (30). Il s'intéresse précisément à la biographie du Rouge, l'un des cerfs de la harde dont l'ontogenèse coïncide avec le développement de l'intrigue, une intrigue rythmée par le passage des saisons et les chasses qui déciment les membres du clan. Petit faon d'à peine sept mois au début de l'histoire, il devient grand dix cors, le mâle dominant de la harde dont l'allure révèle « la perfection d'un organisme parvenu au faîte de sa courbe, à l'apogée de sa beauté vivante » (182). De même que Rroû et Miraut, le Rouge se constitue un savoir pratique, développe sa vie émotionnelle, son intelligence sémiotique, une mémoire spatiale et sensorielle. On découvre par exemple la manière dont il s'initie auprès du Vieux des Orfosses durant l'hiver :

A présent [...] [il] connaissait sa force et sa prudence, son dévouement aux bêtes de son clan. Alors même qu'il s'écartait d'elles, il se souciait encore de leur salut. Puisqu'il était le plus robuste et le plus sage, où donc le Rouge aurait-il pu trouver une protection plus vigilante, une plus stable sécurité ? (67)

On ressent la joie qu'il éprouve au printemps lorsque, « pour la première fois de sa vie » (175), il prend son buisson et « laiss[e] la vie submerger son corps » (177) : « [l]a solitude lui était joie ; joie, chacun de ses pas sur la mousse ou dans l'eau vive du ruisseau, le ploïement des jeunes tiges contre lesquelles il frottait sa ramure, le passage du pivert qui volait d'un chêne à un autre » (177). On mesure également toute l'amplitude et la force de sa *métis*⁸ qui lui permet, au fil des années, d'anticiper et de déjouer les pièges des hommes en imitant ou en inventant de multiples ruses.

Cette *métis* animale est omniprésente chez Pergaud. Ses nombreux récits et nouvelles narrent en effet des épisodes tragiques de la « vie personnelle » (*De Goupil* 99) des bêtes qui, confrontées à l'ennemi humain ou animal, doivent élaborer des stratégies efficaces de survie. Traqué par le braconnier Lisée, Goupil, « vieux forestier à l'oreille exercée [qui] sait fort bien discerner les bruits humains des rumeurs sylvestres » (10), perçoit la présence de Miraut, « le timbre de son aboi ou le tintement du grelot » (11). « [C]ontrairement aux instincts de tous les renards » (11), il fuit au loin en suivant les chemins « à la façon des lièvres » (11) puis revient vers son trou, « certain que ses pattes n'[ont] pas laissé à son ennemi le fret suffisant pour arriver jusqu'à lui » (11). Goupil perçoit donc les signes ou signaux auditifs de danger qu'il reconnaît d'expérience, puis élabore une stratégie de fuite pour laisser au sol le moins d'indices olfactifs possible. La première partie

⁸ Comme nom commun, « métis » désigne en grec ancien « une forme particulière d'intelligence, une prudence avisée » (Détienne et Vernant, *Les Ruses de l'intelligence...*17); précisément l'« [i]ntelligence à l'œuvre dans le devenir, en situation de lutte, [...] la forme d'une puissance d'affrontement, utilisant des qualités intellectuelles, – prudence, perspicacité, promptitude et pénétration de l'esprit, rouerie, voire même mensonge –, mais ces qualités jouent comme autant de sortilèges dont elle disposerait pour opposer à la force brute les armes qui sont son apanage : l'insaisissabilité et la duplicité. Comme l'eau courante, l'être à *métis* glisse entre les doigts de son adversaire ; à force de souplesse il se fait polymorphe ; comme le piège, il est aussi bien le contraire de ce qu'il apparaît : ambigu, inversé, il agit par retournement » (Détienne et Vernant, « La métis du renard » 312).

de la nouvelle (chapitres I à IV) montre la manière dont Goupil essaie d'échapper à l'homme, se fait capturer, puis est relâché avec un grelot autour du cou. Le reste du récit (chapitres V à VIII) relate sa nouvelle vie dans la forêt depuis le début du printemps jusqu'au 24 décembre, le jour de sa mort. L'histoire de Goupil est prise en cours de déroulement car il est déjà adulte en début du récit, mais quelques retours en arrière évoquant ses chasses, ses amitiés et ses amours passées, viennent compléter sa biographie. Outre le fait qu'elle nous livre de part en part la perspective de Goupil, cette biographie est intéressante parce qu'elle dévoile minutieusement les sémoses et processus de cognition grâce auxquels le renard s'adapte à ses nouvelles conditions de vie. Par exemple, il interprète le rire de Lisée :

Si Miraut, observateur et fin, avait pu comprendre que ce signe extérieur chez son maître correspondait pour lui à des caresses et à des bons morceaux ; s'il s'essayait lui-même comme beaucoup de ses congénères à un retroussis plus ou moins gracieux des babines pour faire comprendre à l'homme sa bonne humeur et sa soumission, il n'en était pas ainsi pour le vieux sauvage qui ne voyait dans cette manifestation que les chicots de dents, jaunies par le tabac, trouant des mâchoires féroces, et des ventres qui bougeaient comme s'ils eussent voulu happer d'eux-mêmes une proie convoitée. (25)

Pour Miraut qui vit avec son maître au sein d'une communauté hybride, le rire stimule une réponse, engage un processus de communication : le chien signifie à Lisée, au moyen d'expressions faciales, qu'il est heureux et soumis. Goupil, se focalisant sur les signes corporels, n'y voit qu'une menace vitale : il adopte le point de vue de la proie qui va être mangée. Miraut et Goupil configurent des mondes de signification bien distincts parce qu'ils n'ont pas le même vécu : le premier a grandi aux côtés de l'homme, l'autre dans la forêt. Deux histoires sont mises en regard.

« L'histoire contre la classification ? »⁹

La représentation du vécu des bêtes est centrale, nous l'avons compris, dans la mesure où elle fait ressortir leurs expériences vitales personnelles. Avec les œuvres de Genevoix et Pergaud, nous assistons, non pas à l'émergence de l'histoire personnelle des animaux car des auteurs plus anciens comme Gaspard de Cherville l'avaient déjà mise au jour,¹⁰ sinon à l'une de ses manifestations les plus abouties. Le corpus étudié révèle, en fin de compte, trois expressions biographiques : Maeterlinck propose une biographie d'espèces sans individualisation ; Delamain une biographie d'espèces avec individualisation ; Genevoix et Pergaud des biographies personnelles. Le discours naturaliste et zoologique de Maeterlinck

⁹ J'emprunte cette problématique à Tim Ingold, voir « Stories against classification: transport, wayfaring and the integration of knowledge, » *Being Alive. Essays on movement, knowledge and description* (156-164).

¹⁰ Je songe par exemple à son ouvrage *Histoire d'un trop bon chien* (source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France), qui nous livre le récit que fait un chien de ses propres aventures.

obéit à une logique classificatoire qui ne prend pas en compte le vécu individuel des termites, mais focalise sur certaines colonies et certains épisodes marquants de leurs vies ; l'œuvre de Delamain, inspirée par un naturalisme de terrain, fait surgir une multiplicité d'histoires individuelles plus ou moins actualisées et nous fait appréhender la narrativité inhérente à l'être animal ; fictionnaliser les existences des bêtes dans le roman et la nouvelle permet à Pergaud et Genevoix de transcrire en détail leurs vécus personnels, psychiques et corporels, de faire ressortir leur intelligence, leur savoir, leur conscience de soi.

Une polarisation se dessine avec, d'un côté, la science naturelle qui classe les êtres vivants, définit des taxons ; de l'autre la littérature qui narre des histoires personnelles. Faut-il opposer ces deux modes de connaissance ? Wilhelm Schapp souhaite que « les histoires [soient] le modèle et la base pour les sciences de la nature » (Schapp 175). L'écrivain Charles Derennes, auteur de plusieurs biographies naturalistes dans les années 1920, critique l'histoire naturelle classique et propose quant à lui, non pas de supprimer la classification comme méthode, sinon une nouvelle classification des êtres vivants « en deux grandes catégories, selon que les individus des diverses espèces sont ou non capables de montrer de la personnalité ou de n'en montrer point » (Derennes 59). Je pense qu'il faut mesurer, en dernière analyse, toute la valeur des biographies personnelles parce qu'elles explorent les vécus des bêtes, racontent leurs singularités existentielles, et parce qu'elles donnent un nom aux animaux. L'attribution du nom, qui condense l'histoire personnelle, parachève à mon sens le processus de personnalisation de l'animal. Il est aussi la marque de l'intrication des histoires animales et des histoires humaines.¹¹ On pourrait sans doute, à une plus large échelle, figurer ce co-enchevêtrement des histoires sous la forme d'un « maillage, » à l'instar de Tim Ingold¹² pour souligner le fait que les histoires n'obéissent pas à un ordonnancement ni à une hiérarchisation organisés : des lignes de vie se croisent, s'entrecroisent, convergent et divergent, au gré des existences et des rencontres. On assiste ces dernières années à un « mouvement de 'personnalisation' de l'animal » (Christen 534) en éthologie, en philosophie, en histoire. J'espère avoir montré que les corpus littéraires figurent aussi ce mouvement, un mouvement qui ressemble à un trajet anthropologique vers les animaux et qui est une autre manière de proclamer la « fin de l'exception humaine » (Schaeffer, *La Fin*).

Article reçu 4 décembre 2016

Article lu et accepté pour publication 26 février 2017

¹¹ Comme le remarque F. Burgat (363).

¹² Voir « The meshwork » (63-94).

Œuvres citées

- Baroni, Raphaël. *La Tension narrative*. Gallimard, 2007.
- Burgat, Florence. *Une autre existence. La condition animale*. Albin Michel, 2012.
- Cherville, Gaspard. De. *Histoire d'un trop bon chien*. J. Hetzel, 1867.
- Christen, Yves. *L'Animal est-il une personne ?* Flammarion, 2011 [2009].
- Delamain, Jacques. *Pourquoi les oiseaux chantent*. Paris : Stock, 1928.
- . *Les Oiseaux s'installent... et s'en vont*. Stock, 1942.
- Derennes, Charles. *Emile et les autres*. Albin Michel, 1924.
- Détienne, Marcel et Jean-Pierre Vernant. *Les Ruses de l'intelligence : la métis des Grecs*. Flammarion, 1974.
- . « La métis du renard et du poulpe. » *Revue des Etudes Grecques*, tome 82, fascicule 391-393, juillet-décembre 1969, pp. 291-317.
- Genevoix, Maurice. *La dernière Harde*. Flammarion, 1988 [1938].
- . *Rroû*. Omnibus, 2001 [Flammarion, 1931].
- Greisch, Jean. « Empêtrément et intrigue : une phénoménologie pure de la narrativité est-elle concevable ? » Wilhelm Schapp. *Empêtrés dans des histoires. L'être de l'homme et de la chose*. Jean Greisch, traducteur. Les Editions du Cerf, 1992 [B. Heymann, 1953], Postface, pp. 239-275.
- Ingold, Tim. *Being Alive. Essays on Movement, Knowledge, and Description*. Routledge, 2011.
- Lestel, Dominique. *L'Animal singulier*. Seuil, 2004.
- Maeterlinck, Maurice. *La Vie des termites*. Famot, 1977 [Fasquelle, 1926].
- Merleau-Ponty, Maurice. *Phénoménologie de la perception*. Gallimard, 2009 [1945].
- Pergaud, Louis. *De Goupil à Margaud. Œuvres de Louis Pergaud I*. Mercure de France, 1948 [1910].
- . *Le Roman de Miraut, chien de chasse. Œuvres de Louis Pergaud II*. Mercure de France, 1948 [1913].
- Schaeffer, Jean-Marie. *La Fin de l'exception humaine*. Gallimard, 2007.
- Schapp, Wilhelm. *Empêtrés dans des histoires. L'être de l'homme et de la chose*, Jean Greisch, traducteur. Les Editions du Cerf, 1992 [B. Heymann, 1953].
- Uexküll, Jakob. Von. *Mondes animaux et monde humain* suivi de *La Théorie de la signification*. Philippe Müller, traducteur. Denoël, 2004 [1965].
- . *Milieu animal et milieu humain*. Charles Martin-Freville, traducteur. Payot et Rivages, 2010.
- Varloot, Jean. « Préface ». Buffon. *Histoire naturelle*. Gallimard, 1984, pp. 7-31.